

M. Desrochers f. e.

4e Année — No 48

Décembre 1922

La Musique

Revue mensuelle

SOMMAIRE :

La première d'un chef-d'oeuvre :
Le "Faust" de Gounod

La Musique religieuse à Limoilou H.C.

Hommage posthume.....N. LEVASSEUR

L'Art du chant, ALBERT VALMOND
(3e article)

Musique et musiciens à Québec :
Arthur Lavigne..... N. LEVASSEUR

Echos et Nouvelles. — Concerts.
Variétés.

Abonnement : \$2.00 par année

Le numéro 15 sous

Parait le 15 de chaque mois

LA MUSIQUE

Revue mensuelle

Publiée sous la direction de Omer Létourneau et Hector Faber
Secrétaire de la rédaction : Jos. F. de Belleval

Administration :
20, Côte de la Montagne, Québec

Téléphone 6349

Adresser toute correspondance à l'administration.

ABONNEMENTS :

Un an \$2.00
(Canada, États-Unis et Union Postale)

abonnement part de janvier et est payable d'avance. Les numéros parus sont envoyés aussitôt inscription. La collection des années 1919 à 1921 se vend \$1.50 (par la poste, \$1.60) chacune.

Prévoir de faire remise par mandat-poste ou chèque payable au pair à Québec.



Les Orgues Casavant

SONT CÉLÈBRES



¶ Au delà de 900 ont été construites par la MAISON CASAVANT FRÈRES, Ltée dont 65 à quatre claviers, 197 à trois claviers, 538 à deux claviers, etc.



CASAVANT FRÈRES, Ltée

FACTEURS D'ORGUES

SAINT-HYACINTHE, Qué.

QUEBEC FRUIT & FISH EXCHANGE Ltée

IMPORTATION - EXPORTATION

Vente en gros :

FRUITS, LÉGUMES, POISSONS FRAIS, GELÉ, SALÉ, FUMÉ,
HUITRES, TABAC, AMANDES, ETC.

Fabrique de Limonades gazeuses

116, rue Dalhousie

Québec.

25

Maison Ed. Archambault

La maison ARCHAMBAULT, sise au centre de la métropole, est l'endroit tout indiqué pour vos achats de musique vocale et instrumentale. Vous y trouverez un choix complet des œuvres des maîtres classiques et des compositeurs modernes.

Cette maison fait en outre un commerce considérable de pianos et de phonographes les plus recherchés des artistes et des amateurs de musique.

C'est également dans cette maison qu'est établi le comptoir de musique religieuse du BUREAU D'ÉDITION de la SCOHLA CANTORUM de Montréal, rendez-vous habituel des organistes et des maîtres de chapelle.

312 à 316-est, rue Ste-Catherine
Montréal.

Téléphone Est 3299 et 1842

Hermann Courchesne

J.-Albert Gaubin

Gaubin & Courchesne

Pianos — Orgues — Violons — Musique en Feuilles — Victor-Victrolas
Disques "Victor" — Musique Classique et Populaire — Musique Religieuse
Editions Européennes et Américaines



252, rue St-Joseph

142, rue St-Jean

TEL. 4626

QUEBEC.

TEL. 4345

Lavigueur & Hutchison

SEULS REPRÉSENTANTS DES
CÉLÈBRES PIANOS

HEINTZMAN & CO.

(E FAVORI DES ARTISTES)

Distributeurs des Grafonolas COLUMBIA et des merveilleux BRUNSWICK, reproduisant
à la perfection tous les disques de n'importe quelle marque

CONDITIONS DE PAIEMENT DES PLUS FACILES

81, RUE ST-JEAN

Succursale : 54, rue St-Joseph

Téléphone 1163j

Maison fondée en 1822

ROCH LYONNAIS Fils

LUTHIER

Réparation d'instruments de musique en bois et en cuivre

OUVRAGE GARANTI

11, rue des Fossés,

St-Roch, Québec.



L'HISTOIRE D'UN CHEF-D'ŒUVRE

Le "Faust" de Gounod

Ce fut durant son séjour à la Villa Médicis que Gounod lut le *Faust* de Goethe et eut, pour la première fois, l'idée d'en faire un opéra.

Il se trouva que ce sujet ne lui revint à l'esprit que dix-sept ans plus tard : il en parla au directeur du Théâtre-Lyrique, Carvalho, et aux librettistes Michel Carré et Jules Barbier, qui se chargèrent d'écrire le poème.

Aussitôt Gounod se mit au travail. Il composa d'inspiration, dans une joie extrême. Se souvenant plus tard de ces jours de labeur et d'allégresse, il disait, dans le langage imagé qui lui était habituel : « J'étais heureux comme d'un mariage d'amour. Ce fut ma lune de miel de Faust ».

* * *

Mais il était dit que cet opéra, destiné à devenir le plus populaire des opéras français, rencontrerait les obstacles les plus capables de faire présager un four.

D'abord un premier contretemps menaça d'arrêter complètement les auteurs. Un beau matin, Carvalho accourut les avertir que, malgré toute sa bonne volonté, il estimait nécessaire de renoncer à leurs projets. La Porte-Saint-Martin préparait un grand mélodrame de d'Ennery, un *Faust*, d'une richesse de mise en scène magnifique, et la pièce avait pris une telle avance qu'il était inutile de penser à la devancer.

Le drame de la Porte-Saint-Martin échoua d'une manière lamentable.

Gounod se remit à son opéra. Il

achevait la partition l'année même, et Carvalho distribuait aussitôt les rôles.

Cette petite crise une fois conjurée, d'autres éclatèrent. La Censure s'offusquait de voir Satan pénétrer dans l'église et troubler Marguerite en prières. Elle jugeait également inadmissible qu'un choeur de démons se fit entendre en pleine église.

Les meilleurs amis de Gounod étaient à peine moins sévères. Ils demandaient la suppression de l'acte du jardin. Cet acte les effrayait ; ils le jugeaient capable de « tuer la pièce ».

Gounod parvint à convaincre ses amis. Quand à la Censure, l'Eglise elle-même, dans la personne d'un prélat du pape, daigna apporter la paix dans son âme timorée et absoudre l'auteur. Ce détail n'est pas un des moins curieux de l'histoire accidentée de *Faust*.

Mgr de Ségur, ami personnel de Gounod, voulut entendre la pièce et assister aux répétitions. A sa demande, les censeurs, les auteurs, le directeur furent convoqués dans sa loge, et le prélat qui, malgré sa cécité, y voyait plus clair que la Censure dans les questions religieuses, déclara que les chants des démons et de Satan lui-même dans un décor d'église ne mettaient pas la chétienté en péril et ne pouvaient offusquer personne.

La pièce semblait sauvée quand, la veille même de la première, à la répétition générale, l'acteur auquel avait été confié le rôle de *Faust*, Guardi, dont on espérait beaucoup,

devenait subitement aphone. Plus de ténor ! Plus de *Faust* ! Que faire ?

Gounod offrit au directeur : « Je remplacerai Guardi ! C'est moi qui créerai le rôle ! » Carvalho leva les bras au ciel et refusa. Qui sait si Gounod, avec sa voix prenante, quoique dépourvue d'étendue, son style, sa passion, n'aurait pas donné à ce rôle, tout de tendresse, le ténor qu'il lui fallait ?

Quoi qu'il en soit, le ténor fut trouvé. Il apprit son rôle en quinze jours ! Et Barbot, ce premier Faust, parut à tour mieux qu'agréable. Guardi reprit quand même le rôle à la rentrée. Ce Guardi s'appelaient de son vrai nom Gruyer. C'était un Français qui avait italianisé son nom. Scudo, le critique redouté, qui ignorait cette circonstance, lui reprocha vivement... son accent italien !

A noter que Gruyer, le ci-devant Guardi de Faust, quitta très jeune le théâtre pour se lancer dans la politique, et qu'à sa mort, en 1909, il était conseiller général des Basses-Pyrénées.

* * *

Le soir de la première représentation, le 19 mars 1859, les grands rôles sont tenus par Mme Carvalho dans le rôle de Marguerite, Barbot dans celui de Faust, Balanqué dans celui de Méphistophélès.

Mme Carvalho disait plus tard en se rappelant cette soirée : « Ce fut bruyant surtout, mais certes pas brillant ! » La salle était indifférente. Des prophètes peu clairvoyants prédirent qu'on ne ferait pas quinze représentations. Sous cette première forme, le dialogue était entrecoupé de « parlés » : ces parties parlées déplurent. L'acte du jardin fut jugé trop long : des critiques demandèrent la coupure du quatuor de Faust, Marguerite, Méphistophélès et dame Marthe.

Qu'un tel chef-d'oeuvre ait d'abord paru médiocre et insignifiant, voilà qui semble suffisamment déconcertant. Il ne s'ensuit pas que « Faust » fut un « four » ! Non, c'est une légende ! — « Faust » fut une pièce dont le succès s'affirma lentement, mais par un progrès sûr. La pièce traduite passa avec succès à Milan et à Berlin, à Hambourg et à Francfort.

Dans la seule année 1866, qui précéda le départ de Carvalho du Théâtre-Lyrique, Faust, représenté 51 fois, réalisa une recette totale de 206,580 fr. 40, très belle moyenne pour l'époque et pour la salle.

En 1869, dix ans après la première quand le Théâtre-Lyrique disparut, l'Opéra réclama Faust et pria l'auteur d'y ajouter un ballet. Non seulement le ballet fut ajouté, mais on supprima les parties parlées, ce qui acheva de parfaire le chef-d'oeuvre.

La 500^e représentation, en 1887, eut lieu le 4 novembre, jour de la Saint-Charles, avec M. Jean de Reszke pour la première fois dans le rôle de Faust. Au moment où Gounod parut dans la salle pour diriger l'orchestre, le public l'acclama longuement.

A la 1000^e, en 1894, le rideau se releva sur une Apotheose de Gounod. Devant un portique où se tenaient les Muses, on voyait la statue assise de Gounod, oeuvre de Falguière. La Renommée couronnait l'auteur de « Faust ». Cette statue en plâtre est encore à l'Opéra sous le péristyle de la bibliothèque.

Gounod n'assistait pas à son triomphe. Le maître avait succombé subitement l'année d'avant, à Saint-Cloud, dans la propriété qu'il tenait de sa belle-mère, Mme Zimmerman.

Il était mort dans son cabinet de travail, le 15 octobre 1893, au moment où il mettait la dernière main

à un Requiem dédié à la mémoire de son petit-fils, Maurice Gounod.

Gounod avait écrit lui-même, sur le piano-bureau où il a toujours travaillé, la devise de sa vie de labeur. Ce sont ces mots que l'on découvrit, gravés avec la pointe d'un canif :

« Hic laboravi non quantum volui sed quantum potui. »

Ici j'ai travaillé non pas tant que j'ai voulu mais tant que j'ai pu.

Quelques mois avant sa mort, son neveu, le peintre Guillaume Dubufe, avait entendu l'éditeur M. Choudens dire au maître à propos de « Faust » dont il avait acheté la partition seulement 6000 francs : « Nous venons de dépasser le troisième million ».

* * *

Les plus fameuses cantatrices ont voulu se faire entendre dans le rôle de Marguerite. Il personnifie la grâce, l'ingénuité, la tendresse, la souffrance. En respectant le caractère général de cette poétique création, chacune y a mis sa marque originale.

Malgré tous les applaudissements qu'elle recueillit par la suite, Mme Carvalho garda un souvenir ineffaçable de ce rôle de Marguerite qu'elle

le créa. Elle conserva précieusement la cassette qu'elle avait tenue à la première pour chanter « l'air des bijoux ». Et à la 500^e représentation, en 1887, elle voulut jouer l'acte du jardin avec cette cassette.

Les amateurs ont gardé principalement le souvenir de la perfection vocale que mettait Mme Carvalho dans le très court récit du deuxième acte : « Mon frère est soldat, j'ai perdu ma mère ». De l'aveu de tous, nulle Marguerite ne l'a égalée dans le passage : « Puis ce fut un autre malheur, je perdis ma petite sœur ».

Mme Nilsson, elle, était poétique et rêveuse ; Mme Fidès-Devriès était plus dramatique ; Mme Gabrielle Krauss, dont le physique évoquait assez peu l'aspect de la frêle Gretchen, sut si bien se donner l'âme du rôle qu'elle enthousiasma Gounod et tout le public avec lui ; Mme Rose Caron, avant de prendre le rôle à Paris, y avait obtenu, à Bruxelles, le premier triomphe de sa carrière ; Mme Melba s'y montra surtout incapable cantatrice. Citons encore Mmes Aino Ackté, Mary Garden, Geraldine Farrar et Jane Hatto, qui comptent ce rôle parmi leurs plus grands succès.



La Musique Religieuse à Limoilou

Québec a rarement été convié à la fête plus magnifique que celle organisée par la Chorale de Limoilou pour célébrer la patronne des musiciens. En effet, un des apôtres les plus dévoués à la cause de la véritable musique d'église, M. Alfred Poulin, a pris l'initiative de donner une soirée musicale où l'utile se mêlait à l'agréable, où il y avait à la fois plaisir pour l'oreille et joie pour l'esprit ; il a parfaitement réussi à atteindre ce double but éducatif. Avec le concours de M. l'abbé Placide Gagnon, l'inlassable vulgarisateur du chant grégorien dans le diocèse, la Chorale a présenté à un public nombreux et recueilli, une lumineuse synthèse du chant d'église. Le conférencier a fait l'historique des développements du chant sacré, exposant comment naquit le grégorien, comment la polyphonie trouva sa plus haute expression dans le genre palestrinien, et ce qu'est la musique religieuse moderne que l'Eglise peut admettre dans ses temples. A plusieurs reprises, la Chorale illustra de quelques exemples choisis les énoncés du conférencier.

Dans un premier groupe, (pièces grégoriennes), la Chorale et la maîtrise alternant nous fournirent l'occasion d'entendre une belle interprétation du Kyrie IX (Cum júbilo) et de la prose de Pâques. Les notes joyeuses de l'Alléluia de Pâques permirent aux soprani limpides de déployer toute leur souplesse ; puis les voix graves des hommes rendirent le *De Profundis* si douloureusement expressif qui sert d'Offertoire au XXIII^{ème} dimanche après la Pentecôte.

Au second groupe se rattache l'exécution de pièces *a capella*, les plus ardues

de tout le programme, probablement. Ce fut d'abord un « O salutaris » de Pierre de la Rue, pièce fort ancienne, au rythme tantôt vif, tantôt posé, et dans lequel les voix conservèrent intact le ton initial. L'*O Vos Omnes* de Vittoria nous ménageait une polyphonie combien éloquente ; on y trouve, exprimée par l'harmonie angoissée et l'enchaînement douloureux des voix, la sublime plainte de la Vierge au Calvaire.

Un troisième groupe donnait quelques échantillons de pièces modernes, morceaux français et latin. Par leur richesse harmonique et rythmique où le charme et l'imprévu des solutions aiguissent sans cesse la jouissance de l'auditeur, le Kyrie et le Sanctus de la messe *Puer Natus est* de Collard, constituaient un choix excellent.

Nous connaissons peu les oeuvres de Vincent d'Indy ; M. Poulin a eu la charité grande de nous initier à son style religieux. « O Sainte Croix », extrait de la *Légende de Saint Christophe*, est d'une richesse harmonique incroyable, avec ses dissonances savamment agencées. Le majestueux *Psaume 150* de César Franck, toujours grand, toujours d'une surnaturelle beauté et d'un irrésistible élan, fut fort bien rendu, quoiqu'en un mouvement peu lent, à notre sens.

Au salut solennel qui suivit, la Chorale chanta les louanges du Dieu pour qui tant de merveilles musicales sont créées, soit en grégorien bien rythmé, soit en polyphonie ancienne et moderne (Palestrina, abbé Brun, etc.). Un magistral choral de Bach, « Louez le Dieu puissant », clôture dignement cette unique apothéose de l'art catholique.

La Chorale de Limoilou, disait le R. P. Curé, ne prétend pas donner une exécution impeccable ; elle groupe des amateurs de bonne volonté, guidés par une personne dévouée ; elle veut simplement faire sa part dans la campagne de rénovation de la musique sacrée. Il a toutefois raison d'être fier, le maître de chapelle qui a réussi à fondre cet ensemble harmonieux de voix mixtes, obtenir ces attaques franches, ces nuances bien dessinées, cette scrupu-

leuse exactitude de l'intonation. Et puis quel art dans le choix et l'agencement des pièces au programme ! Combien regrettent que semblables régals ne se répètent plus souvent.

A l'orgue, une jeune élève de M. A. Bernier, Mlle Beaudoin, a joué avec un beau talent trois belles oeuvres.

M. Chapleau accompagnait les chœurs.

Henri Chantepleure.

HOMMAGE POSTHUME

Durant la nuit du 1er décembre, Québec perdait l'un de ces meilleurs citoyens : M. Cyrille Duquet décédait, après une maladie relativement courte, à l'âge de 81 ans et huit mois.

Feu le regretté M. Duquet avait le talent de la mécanique, et s'occupait surtout d'électricité et de téléphone.

Ce fut lui qui inaugura, du moins à Québec, les auditions musicales par téléphone. Sa première expérience, il la tenta avec un succès complet entre son magasin de bijouterie et une salle à l'arrière du magasin de musique de M. Arthur Lavigne, alors le numéro 55, rue Saint-Jean, porte voisine de la Société de Bâtisse et de la Caisse d'Économie, et de chez Lavigne à la salle des « grands » au Séminaire de Québec. Les sommités ecclésiastiques du temps assistèrent à l'audition au Séminaire.

Chez M. Lavigne, le « Septuor Haydn » donna plusieurs morceaux de son répertoire. M. Fleury Deschambault et Petrus Plamondon chantèrent plusieurs romances et Arthur Lavigne exécuta un morceau de violon. Bref l'expérience réussit au grand ébahissement des auditeurs.

M. Cyrille Duquet fut l'un des membres fondateurs du « Septuor Haydn » et, pendant au moins trente ans, il prit part, comme flutiste, à toutes les principales solennités musicales, tant à l'église qu'au théâtre, à Québec et au dehors.

En 1872, il fit partie du grand orchestre du célèbre Jubilé de la Paix universelle, à Boston.

Il ne comptait que des amis, et sa disparition laisse des regrets aussi étendus que profonds.

N. LeVASSEUR

L'ART DU CHANT

(Extraits d'une étude publiée par M. Albert Valmond dans le "Courrier Musical" de Paris)

La meilleure définition, la plus simple du « geste respiratoire » que nous ayons trouvée est celle du *Traité de gymnastique rythmique* de Jaques-Dalcroze. D'accord sur ce point avec le docteur Bonnier, il s'oppose à l'emploi d'aucun mode d'aspiration exclusif et dit en résumé que « toute aspiration doit être exécutée par un mouvement dilatatoire simultané de l'abdomen et de la cage thoracique ».

Le muscle le plus important qui sert à l'aspiration est le *diaphragme*, qui, en s'abaissant, empêche l'ascension des viscères abdominaux dans la cage thoracique et en agrandit la capacité. Par conséquent, au moment de l'aspiration, toute la paroi abdominale doit se projeter en avant, à gauche et à droite, pendant que le thorax agrandi en hauteur par l'abaissement du diaphragme et en largeur par l'écartement simultané des côtes s'emplit d'air, sans aucun soulèvement des épaules. Pendant l'expiration réglée par les muscles intercostaux, la dilatation de l'abdomen et de la cage thoracique diminue progressivement suivant le degré de pression, duquel dépend la liberté des cordes vocales, des muscles du voile, de la langue et des lèvres pour l'émission des sons. En effet une pression exagérée des parois thoraciques, en dedans, impose aux cordes vocales un effort pour empêcher le souffle de sortir en trombe et cet effort leur est extrêmement nuisible. Il importe donc d'entraîner par une gymnastique appropriée les muscles qui entrent en action dans le « geste respiratoire » jusqu'à ce qu'ils soient fermes, souples et disciplinés, ils soient capables d'obéir à la volonté directrice et de régler le degré de force de chaque son, force qui dépend en grande partie du souffle.

Je me suis étendu assez longuement sur la question des registres et de la respiration qui appellent les réformes les plus indispensables à la renaissance de l'art du chant. Pour en finir avec la technique, nous ne voudrions pas que l'on déduisit du fait que nous supprimons les registres, que nous condamnons l'emploi des résonnances de poitrine ou de tête. Bien au contraire tous les foyers de résonnance doivent

servir à tour de rôle suivant la tessiture et la couleur à donner au son. Sans la résonnance de tête en particulier qui constitue la partie supérieure de chaque son dans toute l'étendue de la voix, celle-ci perd bien vite sa fraîcheur.

La résonnance nasale a évidemment la plus grande importance. On peut chanter « haut » dans la tête, mais « en arrière », de même qu'il est possible d'avoir la voix « sur les lèvres », comme l'on dit certains chanteurs, sans qu'elle résonne assez haut « dans le masque ». Les conditions de hauteur et d'avancement de l'émission vocale forment en quelque sorte un angle droit, dont les lignes se rejoignent vers le front, d'où l'expression répandue chez quelques professionnels de chanter « entre les deux yeux ».

C'est pour cette raison encore que des professeurs qui ont remarqué l'utilité du nez dans le chant, font chanter « bouche fermée ». Dans tout procédé, même le plus excentrique, le chercheur trouve parfois un fond de vérité. En un mot, pour qu'elle soit parfaite, l'émission doit être *bucco-nasale*. Le clavier vocal doit être imaginé et travaillé comme un clavier horizontal ce qui permet d'exécuter les plus grands intervalles sans donner l'impression que l'on monte ou descend un escalier, simplement par la disposition diverse des cavités de résonance correspondant à une tension et une épaisseur diverses des cordes vocales.

Ce mode de travail seul est physiologique et permet de tirer d'un organe le maximum de sonorité et d'agilité et d'acquiescer une égalité parfaite du grave à l'aigu. Pour arriver à ce but il est bon de travailler la voix en commençant les exercices par l'aigu et non par le grave, comme on le fait généralement, ce qui a le grand défaut de maintenir l'appui du poulmon poitrine au delà des limites permises. En effet chaque individu étant naturellement porté à faire résonner ses notes graves en poitrine aura la tendance, si on lui fait exécuter une gamme ascendante, de peser sur sa voix et d'émettre chaque note comme la précédente. A moins d'un contrôle rigoureux il s'habitue à chanter trop « appuyé », obtiendra un médium lourd et ne pourra gagner l'aigu qu'avec difficulté.

L'important au début des études étant de dégager la voix, l'autre mode de travail est infiniment préférable. De même qu'il appuie les sons graves, le chanteur débutant cherche instinctivement à faire résonner les notes élevées dans la tête.

Il est donc assez facile de lui faire percevoir les résonnances du nez et de la tête et par de courts exercices descendants de l'habituer à conserver ces résonnances dans le médium et à regagner l'aigu en donnant la même sonorité qu'au départ.

Pour l'attaque du son, au début, l'emploi d'une nasalité est excellent. N par exemple. Il évite le coup de glotte si dangereux et facilite la résonnance nasale en permettant de contrôler l'émission de la voyelle par la sensation éprouvée en prononçant la consonne. Celle-ci doit être articulée fortement. Dans la suite, bien entendu, tous les sons de la langue, clairs, sombres etc., devront être travaillés séparément dans toute l'étendue, jusqu'à ce que la voix, complètement dégagée, fortifiée et assouplie, soit devenue un instrument dont on se sert sans difficulté. Une voix bien travaillée doit être aussi riche en couleurs que la palette du peintre et le chanteur doit mettre au service de l'expression une grande variété de timbres s'il ne veut point tomber dans la monotonie. Que l'on ajoute à cela le travail de l'articulation et de la diction expressive et l'on aura le programme d'une étude technique complète.

Mais la technique n'est pas seule à réformer. Il faut lutter contre l'ignorance et le mauvais goût qui sévissent dans le monde des chanteurs plus qu'chez les instrumentistes. Nous ne voulons plus de ces prétendus artistes qui, doués d'une belle voix, ont quitté l'abattoir où

ils tuaient les boeufs pour entrer en scène après avoir appris quelques rôles comme des perroquets. L'interprétation des chefs-d'oeuvre réclame une culture musicale et générale. Gluck, Mozart, Berlioz et même Gounod de se chantent pas comme une romance de Leoncavallo. Nous pouvons paraître durs. L'indulgence en l'occurrence serait coupable.

Abandonnons enfin la néfaste routine et réformons l'enseignement. Que l'Etat subventionne largement nos écoles de musique et nous pourrions attribuer de non breuses bourses par voie de concours périodiques. Les belles voix, les sujets bien doués ne sont pas rares. Ce sont les conditions de travail qui sont mauvaises.

Puis luttons contre le faux art, la mauvaise musique. Il y a trop de music-halls, de chanteurs de café-concert. Apprenons au peuple à aimer la bonne, la saine chanson populaire. Donnons-lui le goût du beau en lui offrant à des prix abordables des spectacles lyriques et des concerts. Que l'Art devienne pour lui une nécessité comme le boire et le manger et nous verrons notre semence germer et donner de beaux épis dorés. D'impérieuses vocations artistiques se manifesteront pour le grand bien de notre avenir musical. Le peuple est une mine féconde, des forces merveilleuses dorment dans son sein : il suffit de les éveiller. Plaçons haut notre idéal et travaillons à l'avancement de ce noble art du chant que nous aimons et nous entendrons un jour l'artiste complet que nous imaginons, mettant une voix parfaite et un sens affiné de l'art au service des chefs-d'oeuvre que nous attendons de la génération nouvelle.

ALBERT VALMOND



Musique et Musiciens à Québec

Souvenirs d'un amateur

— PAR —
N. LeVASSEUR

Collige fragmenta ne pereant !

En 1869 Lavigne fut invité à prendre part à la colossale entreprise d'un jubilé musical de Gilmore et Baldwin, à Boston. Cinq mille chanteurs et au-delà de neuf cents instrumentistes y figurèrent. Il était le seul musicien de Québec ; il s'y rendit en compagnie de Torrington, Prince et du docteur Leclerc de Montréal.

En 1872, autre jubilé musical de la paix universelle, à Boston, organisé par Gilmore, Baldwin, et autres ; mais le chef en était toujours Gilmore. Ce fut une entreprise deux fois plus gigantesque que celle de 1869. Que l'on se représente sur la même scène, plus de vingt mille chanteurs et chanteuses, près de deux mille instrumentistes, musique de la marine américaine, celle des Grenadiers anglais, de Londres, des Grenadiers allemands de Berlin, celle de la Garde Républicaine de Paris, les "Jubilée Singers" de Nashville, des artistes comme Madame Peschka, Leutner et Johann Strauss de Vienne, Bendel, pianiste, Arabella Godard, Arbuckle, cornet et un colisée pouvant contenir près de cent mille personnes assises. Québec y était représenté cette fois par les membres suivants du Septuor instrumental Haydn : A. Paré, J.-A. Defoy, N. LeVasseur, A. Lavigne, Cyrille Duquet et O.-E. Garneau.

Dans l'histoire du monde, ce jubilé fut la plus grandiose manifestation musicale qui avait encore eu lieu, et le public sera longtemps, bien longtemps sans en avoir d'au-

tres approchant un peu de telles proportions.

Il y aura bientôt cinquante-cinq ans que Arthur Lavigne a planté sa tente à Québec. Ses préoccupations de chaque jour étaient d'abord les intérêts de son commerce, *primo vivere*, et en même temps le développement de l'art musical, et sa diffusion à bonne enseigne dans la population. Un peu plus artiste, peut-être, que marchand, voilà pourquoi il ne manqua jamais de prêter son concours à toutes les démonstrations musicales qui ont pu se faire durant ce demi-siècle, dans nos églises, dans nos concerts, soit comme soliste, soit comme membre d'un groupe ou d'une association régulière, à la campagne, comme à la ville.

Jamais Québec ne sera en mesure de lui témoigner dignement un peu de gratitude pour tous les sacrifices qu'il s'est imposés dans ce but. De plus, on trouvera bien difficilement, si l'on en trouve, quelqu'un pour le remplacer dans ce rôle tout plein de dévouement et d'abnégation.

C'était bien hasardeux de sa part, étant donné la population restreinte de Québec, et son caractère apathique, soit paresse, soit ignorance, que de faire venir ici à grands frais, des artistes, instrumentistes et chanteurs, des sociétés musicales de haute réputation

Cependant, poursuivant opiniâtrement son idée principale, la vulgarisation de l'art dans son expression la plus élevée, voilà comment il a procuré au public québécois l'a-

vantage d'entendre des sommités comme les suivantes;

Wilhelmy, Jehin-Prume, Ovide Musin, Wolff, Arthur Hartmann, Henri Marteau, Madame Camille Urso, Albert Spalding, Eugène Ysaye Mlle Irma Seydel, Mlle Marie Héri-tés, etc., violonistes ;

Sieveking, Lhevinne, Godowski, Madame Roger-Miclos, Alfred Oswald, Madame Rive-King, Henri Kowalski, etc, pianistes.

Hollmann, Anton Hekking, Blumenberg, Jean Gérardy, J.-B. Dubois, violoncellistes;

Madame Trebelli, Mlle Trebelli, Mlle Marie Hall, Madame Dolnalda, Madame Nordica, Madame Maconda, Mlle Jennie Dutton, Mlle Emma Howe, Mlle Emily Winant, Max Heinrich, Tagliapetra, baryton, Karl Formes, basse, Stanley, baryton, Lloyd, ténor, Léon Rothier, basse, chanteurs et cantatrices ;

Signor Liberati, cornet, et que d'autres !

Mettons en ligne de compte les organisations musicales suivantes :

L'Orchestre de Boston, directeur Carl Zerrahn.

L'Harmonie Militaire de Liberati; Deux visites de la Compagnie d'opéra de Maurice Grau ;

La musique du 7e régiment, de New York, directeur Cappa;

L'orchestre de Dames, de Boston ;

La musique de Gilmore ;

La musique de Dan Godfrey, de Londres;

L'orchestre symphonique de New-York, directeur Walter Damrosch ;

Le Mendellsohn quintette Club, de Boston.

Le choeur de Sheffield.

A ajouter comme pour les instrumentistes: Et, que d'autres!..

Derrière cette intéressante nomenclature se dissimulaient des frais s'élevant à plusieurs milliers de dollars, quelques petits bénéfices

peut-être, mais aussi plusieurs gros déficits.

Il y avait certes de quoi à désarçonner bien d'autres tempéraments que celui de Lavigne; mais celui-ci, profondément pénétré de l'amour de l'art et de la noblesse de sa mission, avait la foi qui transporte les montagnes. Il se remettait au crible, malgré l'avis de ses amis.

Il y avait assurément toute une éducation à faire dans la masse. C'était autrefois l'opinion du plus grand nombre, un sentiment qui prévalait jadis, qui existe peut-être aujourd'hui encore, mais moins intense, que la musique était le fait d'esprits légers, de noceurs, de bohèmes.

Il fallait bien détruire ces préjugés, relever le niveau de la musique, la remonter sur le plan distingué qu'elle doit occuper.

**

Les 3 et 4 octobre 1883, il y eut grand festival à Québec, c'était le premier du genre. Lavigne en fut l'organisateur, le bailleur de fonds, en un mot la cheville ouvrière. A cette occasion, Québec eut la première illumination d'une grande salle à la lumière électrique. Pour la première fois aussi, et la dernière dans nos murs, des canons de la citadelle marquèrent le rythme du "Choeur des Enclumes" du *Trouvère* de Verdi, du chant National, "*O Canada*", de Lavallée, et du *God Save the Queen*. Lavigne battait lui-même la mesure pour les artilleurs.

Peu de fêtes musicales ou dramatiques échappent à quelques moments d'ennui, d'anxiété ou même d'angoisse, provoqué par un incident aussi imprévu que peu facile à réparer.

Les canons obtenus de la Citadelle avaient été symétriquement installés sous la direction d'un officier

de la garnison, un artilleur, auprès de la Salle Militaire, en l'absence de l'impresario Arthur Lavigne.

Quand celui-ci put se rendre compte de la position des canons, il constata de suite qu'ils étaient trop près de la salle et qu'ils occasionneraient un accident.

Il en avertit les autorités militaires, mais rien n'y fit : les canons avaient été installés suivant toutes les règles de l'art.

Aussi, à la première détonation, dégringolade des carreaux de vitres des fenêtres de la Salle Militaire, et extinction de l'éclairage électrique.

La science de l'officier d'artillerie était en défaut.

Genest, le fidèle conservateur de la Salle militaire, fit de suite allumer tous les becs de gaz de la salle, et peu après on réussit à faire fonctionner la lumière électrique.

En cette circonstance, en dehors d'un corps de musique formé de trois fanfares de Québec et d'un grand chœur d'amateurs, le public québécois eut l'avantage d'entendre plusieurs artistes de grande valeur. Mlle Emma Howe, ravissante soprano, de Boston, Mlle Emily Winant, puissant contralto, de New York, Karl Formes, basse chantante, de New York, Alfred de Sève, violoniste, de Boston, natif de Montréal, Carrie Foster McLellan, mezzo-soprano, de New York, Wm.-H. Sherwood, pianiste distingué de Boston, Signor Alessandro Liberati, cornet-tiste de réputation, de New York.

Karl Formes dont on vient de lire le nom, parmi les artistes, était natif de Mulheim, dans les provinces rhénanes de l'Allemagne. Il avait

fait son début à Londres à Covent Garden, en 1850, puis chanta ensuite dans plusieurs villes d'Europe. Il vint au Canada en 1858 ou 1860. Il dut avoir autrefois une remarquable voix de basse-taille. A Québec, il eut un succès de politesse, lorsqu'il parut en octobre 1883. Dans ce temps-là, il était professeur de chant à New York.

En 1887, célébration pompeuse et brillante du cinquantenaire du règne de la reine Victoria, dans le royaume dit uni de la Grande-Bretagne et dans les possessions coloniales de l'Angleterre. En cette occasion Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, fut l'objet d'une réception enthousiaste à Londres. Québec se devait de prendre part à la jubilation officielle. Le conseil de ville de l'antique cité se mit à l'oeuvre ; Arthur Lavigne fut invité à conférer à ce sujet avec les édiles. La célébration devait avoir un triple caractère : religieux, militaire et musical.

Lavigne esquissa le plan d'un grand festival et d'un combat simulé sur les plaines d'Abraham. Tout marcha bien pendant quelque temps, la musique du 7^e régiment de New York, dirigée par Signor Cappa, et celle du 65^e régiment de Montréal, avait été réunies pour la célébration, lorsque dans le ciel serein du labeur de l'organisation, un nuage survint au sein de l'édilité québécoise : des *home rulers* crurent à propos de manifester leur hostilité envers la célébration, et la responsabilité qu'en voulait assumer le conseil de ville. Ils finirent par gagner leur point. Arthur Lavigne se trouva seul

à la tête du mouvement. Des frais considérables avait déjà été encourus.

La fête devenait donc du coup affaire d'initiative privée. Ce qui fit que les autorités militaires refusèrent de se charger des frais de voyage de la musique du 65^e régiment à Québec.

Jolie impasse. Mais ceux qui se sont occupés de grandes organisa-

tions musicales à Québec jusqu'ici en ont eu tant et plus.

Le combat simulé des plaines fut écarté du programme, et Arthur Lavigne s'occupa à ses frais du festival. Au jour dit, la musique du 7^e régiment de New York arriva à Québec et fut reçue par la musique de la garnison, sous la conduite de Joseph Vézina.

(à suivre)

N. LeVASSEUR



ARTHUR LAVIGNE

ÉCHOS ET NOUVELLES



A Chicago

De M. Charles Lagourgue, le correspondant du *Courrier Musical* à Chicago :

La « Chicago Opera Association », d'humeur changeante, s'appellera désormais « Chicago Civic Opera ».

L'Italien dominera comme artistes et répertoire.

L'Allemand arrivera « placé » avec *Par-sifal*, *Tristan*, *La Walkyrie*, *Lohengrin*, *Les Maîtres Chanteurs*, qui seront donnés dans la langue d'origine.

L'engagement de Chaliapine nous vaudra *Boris Goudoukof* et *Mefistofele* de Boito.

Le Français arrive « bon dernier ». Peu ou point de noms français parmi les artistes et le répertoire qui, dans le passé, comprenait assez bon nombre de nos œuvres mo-

dernes, semble être réduit à « l'inévitable » qui sera chanté par des Italiens.

Afin d'éviter ces conclusions consolonnous avec des chiffres qui amuseront toujours les amateurs de statistiques : à Chicago il y a pour un Français 60 Allemands, 52 Autrichiens, 40 Russes, 34 Anglais, 21 Suédois et 20 Italiens. Le nombre total d'étrangers à Chicago est de 800,000.

La Chorale Française de Chicago que j'ai eu l'honneur de fonder et de conduire pendant trois ans, se composait de 50 membres ; 14 nationalités étaient représentées parmi ses membres et je n'avais que 4 chanteurs français.

Personne ne niera la Force spirituelle et intellectuelle mais avouons tout de même que l'infériorité numérique est une faiblesse à considérer.

M. Gustave Gagnon



M. GUSTAVE GAGNON

M. Gustave Gagnon, docteur en musique, vient de fêter le 80e anniversaire de sa naissance. Comme son frère, le regretté Ernest Gagnon, il donna de bonne heure les signes de sa belle vocation. Aussi il y a quelque soixante ans, ce jeune organiste canadien allait-il en Belgique, en France et en Italie, perfectionner son éducation musicale. Il en a rapporté, à part sa superbe maîtrise, du soleil pour toute sa vie. Pendant près d'un demi-siècle, M. Gustave Gagnon a présidé à l'orgue de la Basilique de Québec, précurseur, maître puis émule de plusieurs générations de musiciens québécois. Il avait pour principes qu'un musicien doit avoir la foi et de la culture pour sortir de la banalité. C'est ce qui fait sans doute que ses meilleurs élèves sont des hommes vraiment distingués. Nous souhaitons à M. Gustave Gagnon une longue et belle vieillesse, qui n'est pas commencée d'ailleurs, et nous tenons à lui dire que ses admirateurs n'oublient pas les émotions exquises qu'il leur a si longtemps versées au temple où tous vont chercher tour à tour le courage, le calme, la consolation, l'espoir et surtout la lumière de vie.

COURS ET LEÇONS

INSTITUT DE L'ART VOCAL DE QUÉBEC

XAVIER MERCIER

de l'Opéra-Comique de Paris et du Covent Garden de Londres.

13, RUE STE-URSULE — Tél 4341

Mme ISA JEYNEVALD

1er prix de Chant et d'Opéra du Conservatoire de Lyon, France, des grands théâtres, Lyon, Toulouse, et des Concerts Colonne de Paris.

J. - A. GILBERT

PROFESSEUR DE VIOLON

34, rue St-Jean

Tél. 3156

LOUIS GRAVEL

Ex-Élève du Conservatoire de New-York
"Institute of Musical Art"

CHANT

Studio : 320, rue St-Joseph Tél. 6608 (Rés 5302-J)

J. - ARTHUR BERNIER

Ex-élève de Alexandre Guilmant et F. Fourdrain
Membre de la Société des Auteurs et Compositeurs de Paris.

PIANO — ORGUE — HARMONIE

14, rue de Salaberry

Tél 2134

HENRI GAGNON

Organiste de la Basilique

Studio : 8, rue St-Flavien

Tél. 1035

GEORGES E. CHOUINARD

Organiste et Professeur de Musique

Enseignement théorique, méthode Danhauser

174, rue Ste-Famille

Tél. 844

A. PARADIS

LEÇONS DE VIOLON

Studio : 165, rue d'Aiguillon

Tél. 6205-J

J.-M. SOULARD

Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique

PIANO, ORGUE, THÉORIE

Studio : 312, rue St-François

Tél. 5091w

Germaine Lavigne

Élève de Mme Berthe Roy. Lauréat de l'Académie de Musique
prendra un nombre limité d'élèves
à son domicile et en dehors, pour l'enseignement
du piano et de la théorie musicale.

Tél. 1241

Résidence : 272, rue St-Cyrille.

J. - ANDRÉ JACQUES

Organiste à l'église St-Patrice

PROFESSEUR DE PIANO, CHANT, ORGUE

83, rue St-Luc

Tél. 1298

J.-EDOUARD OUELLET

Lauréat de Piano et d'Orgue
à l'Académie de Musique de Québec.

LORETTEVILLE.

J.-ROBERT TALBOT, Violoniste-Compositeur

Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

Ex-élève du Conservatoire de New-York : INSTITUTE OF MUSICAL ART

VIOLON, SOFÈGE, HARMONIE ET COMPOSITION

Studio: 81, rue d'Artigny.

Tél. 1834

L'Harmonie de Québec Inc.

Capt. Chs. O Neil, Directeur

Accepte engagements pour concerts, réceptions, parades, etc.

S'adresser à : Edmond Pouliot, 21, rue St-Patrice.

Tél. 6739j

BEAUDRY FRÈRES

263, rue St-Jean

Tél. 833

ENR.

Musique en feuilles Instruments de musique

Assortiment des plus complet

Photographie d'art Photographie commerciale.

Communautés Religieuses, Maîtres de Chapelle, Organistes, Professeurs de Musique, Amateurs de Musique

Venez visiter notre stock très complet en Musique Classique et Moderne. Au meilleur prix vous trouverez Méthodes, Etudes, Exercices, Théories, Solfèges, Editions classiques Crazz, Schirmer, etc.

Toutes les pièces demandées à l'Académie, au Collège Dominion, aux Conservatoires.

Cantiques, Messes, Motets d'après le Motu Proprio : les meilleurs prix, les meilleurs assortiments. Remise accordée aux Professeurs. Musique envoyée en approbation.

STUDIO MUSICAL :: 244, rue St-Jean.

Tel. 6060

Les Prévoyants du Canada

ASSURANCE FONDS DE PENSION

Capital autorisé..... \$ 500,000.00
Actif du Fonds de Pension le 31 déc. 1921 2,438,979.66

\$ 2,438,979.66

Progression de la Compagnie jusqu'au 31 mars 1921

Années	Sections	Sociétaires actifs	Pensions	Actif
31 déc. 1909	45	1,880	5,205	\$ 16,461.94
31 " 1912	294	19,326	39,211	284,355.82
31 " 1915	455	32,155	61,468	772,698.99
31 " 1918	560	41,259	77,419	1,463,440.43
31 mars 1921	646	59,756	113,612	2,438,979.66

Continuez cette progression pendant vingt ans, vous aurez une idée des sommes énormes dont disposeront les PREVOYANTS DU CANADA, lorsque le temps de payer les rentes sera venu.

ANTONI LESAGE, Gérant-Général

Siège social : Edifice «Dominion», 126, rue St-Pierre, Québec.

Bureau à Montréal : Ch. 22, Edifice "La Patrie", X. Lesage, Gérant

1861-1922

61^{ème} anniversaire de la

MAISON A.-J. BOUCHER ENR.

28-Est, rue Notre-Dame, MONTRÉAL.

Chants religieux et profanes, pour fêtes et distributions de prix.
Spécialité pour Maisons d'éducation, Conservatoires et Académies du Canada.

ENSEIGNEMENT

M. ROSITA RHEAUME

VIOLON ET PIANO

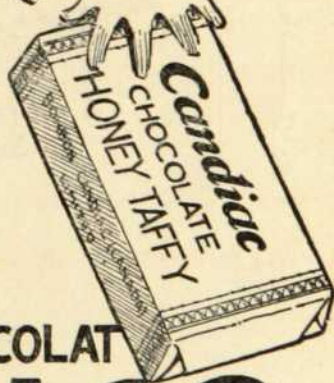
Lauréat de l'Académie de Musique de Québec Tél. 1265.

51, rue Crémazie

25⁰⁰



LES barres au chocolat sont une des friandises les plus raffinées, les plus exquis, les plus appréciées des gourmets.— Les nôtres sont la perfection même; elles contiennent soit des noix pilées, du miel des raisins ou une crème parfumée aux extraits de vanille, de fruits ou de menthe, le tout recouvert de chocolat de premier choix. Leur goût est d'une finesse incomparable. Essayez-les.



Les **BARRES AU CHOCOLAT** sont en vente à Québec. Demandez-les.

BARRES AU CHOCOLAT CANDIAC

Caramel Bar
Coconut Bar
Cherry Bar
Strawberry Bar

Vanilla Bar
Cream Center Bar
Dipped Nut Bar
Marshmallow Honey

Marshmallow Sultana
Marshmallow Nut Bar
Honey Taffy Bar
Creolian Pecan Fudge

BONBONS CANDIAC (Canada) LIMITEE

32⁰⁰

LE PIANO

KNABE



C. ROBITAILLE Enr.

320, rue St-Joseph

Québec.

==== Téléphone 2291 ====